

nous jeter des paquets d'ordures à la face, la *Presse*, sur un sujet sérieux, traité sérieusement par elle et par nous, a donné un grand exemple aux feuilles de chou qui ont feint si longtemps de nous ignorer. Elle a abordé une grosse question d'actualité, nous avons critiqué son article avec la gravité que le sujet comportait, et la *Presse* n'est pas morte pour nous avoir répondu.

Bien mieux, nous ne craignons pas d'affirmer que si nous avions toujours trouvé chez nos confrères la même bonne foi, le même courage, même, pouvons-nous dire, une foule de questions irritantes qui ont été soulevées n'auraient pas vu le jour.

Grâce à la saine raison qui suintait des lignes de son article, la *Presse* n'a pas provoqué chez nous le fou rire que les ridicules polissons de presque tous les autres journaux suscitent dans notre rédaction. Traitant sérieusement une question grave, elle nous a incité à faire des observations qu'elle peut ne pas admettre, mais que nous faisons de bonne foi, et animé d'un sentiment aussi digne, quoique dissemblable, que celui auquel elle a obéi :

Ainsi, dans son numéro du 29 février, la *Presse*, répondant à notre article, dit en parlant du *RÉVEIL* :

"Ce journal prend acte de notre article, pour en tirer une conclusion absolument contraire au sens de l'article. Du reste, la critique du *RÉVEIL*,—rendons-lui cette justice,—si elle porte à faux, est, au moins, très modérée comme forme; c'est déjà un progrès, dont nous pouvons nous féliciter, si notre article en a été la cause."

Nous ne rouvrirons pas le débat. La *Presse* soutient son premier article et elle a raison de le soutenir. Nous sommes placés, elle et nous, sur un territoire différent, et le mieux, après avoir exposé chacun notre thèse, est de laisser le public se prononcer entre nous, dans le calme de sa conscience.

Mais de cette aventure nous retenons une chose : C'est que la *Presse* a bien voulu nous traiter autrement qu'en parias, procédé auquel nous sommes d'autant plus sensibles que nous sommes indifférents pour les outrages que les lâches folliculaires des petites gazettes nous adressent sous l'anonymat le plus prudent. Et nous ajoutons que si nos confrères éclairés—il y

en a—avaient agi à notre égard comme la *Presse*, bien des coups portés à ceux dont ils se croient les défenseurs n'auraient blessé personne.

Que la presse canadienne, à laquelle nous appartenons, en dépit de toutes les interdictions épiscopales, veuille bien nous admettre à discuter avec elle les grandes et graves questions du jour, elle verra que, pour des réprouvés, nous ne sommes pas si dangereux qu'on le croit, et que pour des trépassés nous nous portons singulièrement bien.

CANADIEN.

Concert Symphonique

Le quatorzième concert symphonique du Windsor a eu lieu vendredi dernier.

Le programme qui ne comportait pourtant que six numéros a duré une heure et demie, ce qui est une demi-heure de trop. A part cette critique, ce concert a été tout aussi remarquable, tout aussi intéressant que les précédents.

Le premier numéro était l'ouverture de *Maximilien Robespierre*, de Litolf.

C'est un morceau très énergique, d'un caractère violent, tel qu'il convient pour peindre la furie révolutionnaire qui doit se dérouler tout le long de l'œuvre.

Dès le début de l'ouverture, les accents de la *Marseillaise* sont esquissés en dissonnance, établissant les passions du moment qui, toutes, s'exaltaient aux sons éclatants et terribles de l'hymne de Rouget de Lisle.

L'exécution de cette ouverture a été superbe et imposante. La vigueur et le sentiment en sont les principaux caractères. Des dessins originaux dans l'orchestration, des accalmies dans cette tempête des violences humaines jettent de la douceur dans ce morceau et laissent deviner la résignation des martyrs qui ont subi les brutalités des monstres qui terrassaient l'Europe; mais toujours, soit en écho, soit en fanfare, la terrible *Marseillaise* jette les premières notes de son formidable refrain, au milieu de heurts d'accords destinés à montrer l'incohérence de l'époque.

Puis, c'est un effet violent des cuivres qui se fond dans une lamentation des cordes basses en